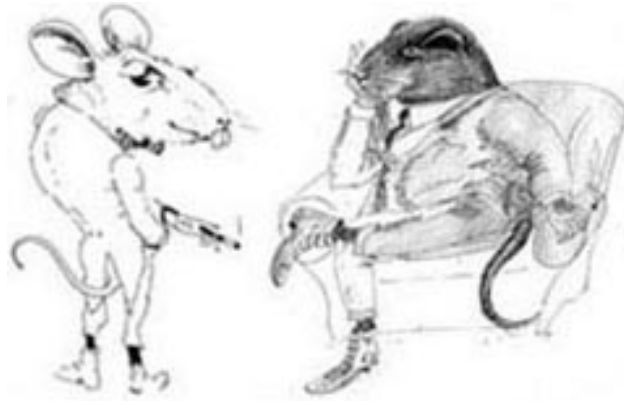


L'insurrection qui vient

- publié en 2007 par le Comité invisible -



Sous quelque angle...

Sous quelque angle qu'on le prenne, le présent est sans issue. Ce n'est pas la moindre de ses vertus. À ceux qui voudraient absolument espérer, il dérobe tout appui. Ceux qui prétendent détenir des solutions sont démentis dans l'heure. C'est une chose entendue que tout ne peut aller que de mal en pis. « Le futur n'a plus d'avenir » est la sagesse d'une époque qui en est arrivée, sous ses airs d'extrême normalité, au niveau de conscience des premiers punks.

La sphère de la représentation politique se clôt. De gauche à droite, c'est le même néant qui prend des poses de cadavre ou des airs de vierge, les mêmes têtes de gondole qui échangent leurs discours d'après les dernières trouvailles du service communication. Ceux qui votent encore donnent l'impression de n'avoir plus d'autre intention que de faire sauter les urnes à force de voter en pure protestation. On commence à deviner que c'est en fait contre le *vote lui-même* que l'on continue de voter. Rien de ce qui se présente n'est, de loin, à la hauteur de la situation. Dans son silence même, la population semble infiniment plus adulte que tous les pantins qui se chamaillent pour la gouverner. N'importe quel *chibani* de Belleville est plus sage dans ses paroles qu'aucun de nos soi-disant dirigeants dans toutes ses déclarations. Le couvercle de la marmite sociale se referme à triple cran tandis qu'à l'intérieur la pression ne cesse de monter. Parti

d'Argentine, le spectre du *Que se vayan todos !* commence à sérieusement hanter les têtes dirigeantes.

Ne rien attendre des organisations.

[...] Il n'est pas rare que l'on croise, dans le cours d'une désaffiliation conséquente, les organisations — politiques, syndicales, humanitaires, associatives, etc. Il arrive même que l'on y croise quelques êtres sincères mais désespérés, ou enthousiastes mais roublards. L'attrait des organisations tient dans leur consistance apparente — elles ont une histoire, un siège, un nom, des moyens, un chef, une stratégie et un discours. Elles n'en restent pas moins des architectures vides, que peine à peupler le respect dû à leurs origines héroïques. En toute chose comme en chacun de leurs échelons, c'est d'abord de leur survie en tant qu'organisations qu'elles s'occupent, et de rien d'autre. Leurs trahisons répétées leur ont donc le plus souvent aliéné l'attachement de leur propre base. Et c'est pourquoi l'on y rencontre parfois quelques êtres estimables. Mais la promesse que contient la rencontre ne pourra se réaliser qu'au dehors de l'organisation et, nécessairement, contre elle.

Bloquer l'économie, mais mesurer notre puissance de blocage à notre niveau d'auto-organisation.

[...] Fin juin 2006, dans tout l'État d'Oaxaca, les occupations de mairies se multiplient, les insurgés occupent des édifices publics. Dans certaines communes, ils expulsent les maires et réquisitionnent les véhicules officiels. Un mois plus tard, les accès à certains hôtels et complexes touristiques sont bloqués. Le ministre du Tourisme parle de catastrophe « comparable à l'ouragan Wilma ». Quelques années plus tôt, le blocage était devenu l'une des principales formes d'action du mouvement de révolte argentin, les différents groupes locaux se portant mutuellement secours en bloquant tel ou tel axe, menaçant en permanence, par leur action conjointe, de paralyser tout le pays si leurs revendications n'étaient pas satisfaites. Une telle menace fut longtemps un puissant levier aux mains des cheminots, électriciens-gaziers, chauffeurs routiers. Le mouvement contre le CPE n'a pas hésité à bloquer gares, périphériques, usines, autoroutes, supermarchés et même aéroports. Il ne fallait pas plus de trois cents personnes, à Rennes, pour immobiliser la rocade pendant des heures et provoquer quarante kilomètres de bouchons.

Tout bloquer, voilà désormais le premier réflexe de tout ce qui se dresse contre l'ordre présent. Dans une économie délocalisée, où les entreprises fonctionnent

à flux tendu, où la valeur dérive de la connexion au réseau, où les autoroutes sont des maillons de la chaîne de production dématérialisée qui va de sous-traitant en sous-traitant et de là à l'usine de montage, bloquer la production, c'est aussi bien bloquer la circulation.

Mais il ne peut s'agir de bloquer plus que ne l'autorise la capacité de ravitaillement et de communication des insurgés, l'auto-organisation effective des différentes communes. Comment se nourrir une fois que tout est paralysé ? Pillier les commerces, comme cela s'est fait en Argentine, a ses limites ; aussi immenses que soient les temples de la consommation, ils ne sont pas d'infinis garde-manger. Acquérir dans la durée l'aptitude à se procurer la subsistance élémentaire implique donc de s'approprier les moyens de leur production. Et sur ce point, il paraît bien inutile d'attendre plus longtemps. Laisser comme aujourd'hui à deux pour cent de la population le soin de produire l'alimentation de tous les autres est une ineptie historique autant que stratégique.